

XYZ. La revue de la nouvelle

La mer morte

Patricia Posadas



Numéro 31, automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3756ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Posadas, P. (1992). La mer morte. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (31), 45–53.

LA MER MORTE

PATRICIA POSADAS

Je me suis fait une entaille au poignet, une toute petite entaille, une blessure légère, en surface, sans gravité aucune, que je regarde avec étonnement. Le sang a perlé presque aussitôt, rouge carmin, lumineux et chaud. Je me suis mise à le boire, accolant mes lèvres pleines de femme aux lèvres fines de la plaie et, comme il ne coulait pas assez vite, je l'ai aspiré, comme ça, tétant mon sang, me nourrissant de moi-même, savourant ce goût salé et fade qui est le mien. Je me suis endormie, étrangement bien, presque rassurée. Au réveil, ma faim persistait, la blessure ne saignait plus. Nous étions samedi, et quand je dis nous, il est bien évident que cela n'est qu'une tournure de phrase puisque je suis seule ici. Je composai au téléphone les numéros des bureaux que je savais fermés, je voulais entendre une voix, même sur répondeur automatique, non, pas même, seulement sur répondeur, une voix à laquelle on n'a rien à répondre, une voix qui, poliment, n'attend rien de vous, ne donnant rien non plus que sa seule sonorité, mais une voix, une voix pareille, presque humaine.

J'ai regardé par la fenêtre, il était encore très tôt: dans la rue, il n'y avait personne, dans la maison non plus, à part moi, bien entendu, mais ça ne prouve rien. Je pouvais tout aussi bien être la dernière survivante d'un cataclysme ignoré, comment l'aurais-je su d'ailleurs, moi qui ne lis pas les journaux, qui n'écoute pas la radio, refusant d'entendre la voix du Monde. Je pouvais tout aussi bien être l'unique survivante d'un monde ignorant avec pour seuls compagnons les voix métalliques des répondeurs automatiques. Dans ma solitude, je ne sais plus ce que vivre veut dire, ce que la mort peut bien vouloir signifier; dans cette solitude dont est faite

mon existence, on ne peut pas savoir ces choses-là, on peut à peine se poser ces questions-là tout en s'étonnant de le faire. Parfois, lorsque je sors au jardin, j'ai l'impression d'être rattachée à la maison, comme un cosmonaute à sa nef spatiale: un filin invisible, un câble de sécurité, l'indispensable cordon ombilical de la cloîtrée que je suis, me retient, m'empêchant de divaguer dans l'espace infini. Alors, je ne divague pas: de la maison au jardin, du jardin au petit bois, du petit bois à la maison... Dehors, il n'y a personne, je suis seule et cette solitude ne me fait pas peur!

Je n'aurais jamais cru pouvoir, un jour, rester seule, sans personne avec qui bavarder des mille inepties du quotidien, sans personne avec qui rire et me taire, complice. Non, je n'aurais jamais voulu imaginer ce silence, cette platitude de l'univers, car c'est perdre une dimension que de perdre autrui. Non, je n'aurais jamais osé imaginer cela pour moi, moi qui viens des grandes villes, des grands ensembles, des grandes familles, moi, isolée, enfermée, cloîtrée dans ce silence abyssal de la solitude. Cette solitude que j'aime!

Je me donne l'impression d'être une voyageuse qui se serait perdue dès le début de l'aventure, je me donne l'impression d'errer, presque éthérée, au cœur d'une contrée vierge, inexplorée, perdue dans ce domaine où je suis la seule à pouvoir m'aventurer ainsi. Comme si j'étais l'unique détentrice de ce territoire magique qui est le mien.

Ce soir, je m'entaillerai l'autre poignet, je collerai mes lèvres sur la blessure fraîche et je téterai mon sang: le goût si doux glissera en moi comme une main fourvoyée dans mon intimité. L'intimité, c'est deux lèvres arrondies, une bouche pleine à déborder, un sein gorgé de lait, ce lait épais et collant qui coule sans même qu'on le lui demande de cette fontaine de chair si tendre contre la joue. Ce soir, je m'entaillerai l'autre poignet et dans mon ventre, dans un vertige, la chaleur du sang et celle du lait se confondront tout naturellement.

Ma vie a commencé par deux rails: il y avait une route toute tracée à suivre et je l'ai suivie, évidemment. Il y a eu quelques

rencontres, quelques haltes, quelques écarts, très légers, très discrets, presque inévitables, puis il y a eu un mari et quelques enfants. Tout allait bien, tout était sous contrôle, tout se déroulait selon le plan prévu à cet effet. Ma vie ressembla pendant longtemps à ce qu'elle devait être, jusqu'à la « crise ». Le programme n'avait connu aucune défaillance, nous pouvions être fiers, mon mari et moi, de ce que nous ayons toujours su nous ajuster aux modèles proposés et nous étions fiers de fait quand, soudain, il y a eu la « crise ».

Les enfants, petits, avaient été tout à fait charmants, mais en grandissant, ils m'avaient causé bien des surprises. J'aurais pu m'y attendre, mais voilà, je ne m'y attendais pas, rien de tel n'avait été prévu dans mon programme. Ils étaient si différents de ce que nous avions été, ils étaient si différents de moi, ces enfants qui venaient de moi ! Je ne comprenais pas pourquoi, ni comment cela se pouvait, je ne comprenais pas ce qui avait bien pu m'échapper, ce que j'avais négligé de voir ou d'entendre qu'eux avaient vu et entendu. Ils étaient différents, ils ne me comprenaient pas, je ne les comprenais pas et ils étaient menaçants pour moi tout comme, peut-être, j'étais menaçante pour eux.

J'avais deux solutions que j'utilisais d'ailleurs à tour de rôle, sans bien faire attention, au petit bonheur la chance : j'avais le choix entre le respect de ce qu'ils étaient, respect teinté d'indifférence et de morgue, et l'affrontement, affrontement brutal et sournois, destiné la majeure partie du temps à faire valoir mes points de vue, si justes, en opposition aux leurs si pleins de fausses croyances, de rêveries erronées, d'intelligence biaisée. N'avais-je pas l'âge, l'expérience de la vie qui leur manquait, qui leur manquerait toujours par rapport à moi ? ! J'oscillais entre une sorte de compréhension intuitive et un refus total de communication, c'est-à-dire qu'en général je refusais d'entendre ce qu'ils avaient à dire, prétextant que c'était toujours moi qui devais écouter et comprendre, qu'eux-mêmes ne faisaient jamais aucun effort pour m'entendre et que je ne voyais pas pourquoi, moi, je le devais... Nous avons passé deux longues années à nous renvoyer la balle de

camp en camp. Même lorsqu'ils n'y étaient pas, la nuit, seule dans mon lit, je continuais à jongler avec cette fameuse balle, sans arriver à comprendre les règles du jeu. Je sentais ma vie prise en tutelle par une balle et le temps, ou la vie, je ne sais, se mit en mouvement, un mouvement que je ne connaissais pas, un mouvement de va-et-vient, un mouvement de marée, de tempêtes souterraines, de vagues remous; le temps, ou la vie, se mit en mouvement et dans ce mouvement incertain je m'enlisai, lentement, avec frayeur.

Ce qui se passait entre les enfants et moi m'obsédait tout le temps, j'y engouffrais toutes mes énergies. Mon mari ne prenait pas position, conciliant avec moi, avec les enfants, il n'attendait, à vrai dire, pas grand-chose de nous: un horaire, le respect, même feint, de certaines habitudes minimales et le silence pendant les informations. Je crois bien que dans son esprit il me revenait de plein droit d'affronter nos enfants. Mais par ses attitudes, par ses regards en certaines circonstances, par sa présence toutes les nuits à mes côtés, je me suis toujours sentie soutenue par lui dans les moments les plus difficiles. Je lui parlais sans arrêt, tous les soirs, des tourments qui m'agitaient, je lui racontais tous les détails de nos disputes infernales: « Ils ont dit ceci, ils ont fait cela, ils m'ont répondu comme ci et comme ça, alors moi, j'ai dit ceci et cela » et lui, il acquiesçait à bon escient, me disant « oui » quand il le fallait et « non » quand il le fallait aussi. Il était si parfaitement adéquat que parfois je soupirais, oh ! sans méchanceté aucune, après le départ des enfants afin de me retrouver finalement seule avec lui (les enfants étaient venus si vite, nous avions à peine eu le temps de goûter à la vie de couple que déjà nous étions devenus parents). C'est vers cette époque que je me mis à faire d'horribles cauchemars à propos des enfants. Mais de cela je n'ai pas envie de parler.

Et puis, un jour, l'aîné fit ses bagages: il m'expliqua sa vision du futur — vision ô combien incompréhensible ! —, je l'écoutai furieuse et muette et il partit, s'éloigna de la maison sans que je parvienne à trouver un seul mot pour le retenir, pour le faire changer d'avis. Une partie de moi s'effondra dans l'ombre de ses pas. Ce

fut, ensuite, le tour du deuxième qui arriva bien plus vite que je ne l'aurais cru, puis celui de la troisième: c'était une véritable hémorragie d'enfants contre laquelle je ne pouvais rien. Je regardais la maison saigner, sans pleurer ni crier. Il ne me restait plus que la petite dernière, toute jeune encore et que j'essayai d'attacher à moi comme Monsieur Seguin avait voulu attacher toutes ses chèvres, et la dernière justement, ma toute petite, se mit à lorgner le paysage du côté des montagnes violettes, par où avaient disparu ses frères et sœur, et elle soupirait tout en mangeant la bonne soupe chaude que je lui servais avec quasi-dévotion. J'ai senti, à voir ce regard perdu pour moi, mon univers rétrécir, rétrécir, et moi, prise à l'intérieur de cet univers, je me suis sentie serrée de toutes parts, prise dans un étau, coincée, pressée, étouffée: je me mourais!

Le poids qui avait été le leur au cours de toutes ces années, mes chers enfants, venait de me tomber dessus. Naïvement, on croit qu'ils partiront et qu'on se sentira tout à coup plus léger, désespérément plus léger, mais c'est le contraire qui s'est produit. Avec leur départ, c'était un peu comme si on m'avait coulée dans le béton et la souffrance. Je ne comprenais plus rien à rien. Dans un dernier sursaut d'énergie, ou de révolte, j'ai mis dehors la plus jeune, qui regardait toujours ailleurs tout en bêlant. « Tu voudras t'en aller toi aussi, tu vas vouloir partir et quand tu partiras, tu fermes la porte derrière toi, avec violence, pour que je ne te suive pas! » ai-je hurlé, je crois, « Tu soupieres après la liberté, comme les autres, comme si je n'avais été pour vous qu'une geôlière! Eh bien! vas-y, envolle-toi, regarde, je t'ouvre la porte: tu es libre, mon enfant! Fous le camp d'ici et fiche-moi la paix! » Je l'ai vraiment jetée dehors, sans rien, puis j'ai refermé la porte avec violence. Mes yeux étaient secs.

Mon mari a dit « oui », a dit « non », toujours au bon moment, au moment qui me convenait le mieux, comme d'habitude, compréhensif et conciliant, comme d'habitude. C'est alors que je me suis rendu compte qu'il n'y était plus, qu'il n'y était pas, depuis longtemps sans doute, peut-être même depuis toujours. À la place de mon mari, il n'y avait plus qu'un grand courant d'air froid, et soudain, dans le silence hébété de notre maison, je me suis mise à gelotter.

Je me souviens que la petite cognait à la porte: « Je ne suis pas prête! » me criait-elle. « Laisse-moi le temps de m'habiller le cœur, de me faire une carapace, une toute petite carapace de rien du tout! » Ses larmes et ses cris glissèrent sur moi sans parvenir à m'atteindre. Je ne voulais plus entendre leurs voix, ni leurs criailleries ni les miennes, je ne voulais plus. Je ne pouvais plus discuter avec eux sans fin sur ce que nous ne pouvions plus partager. Je ne voulais plus qu'une seule chose à propos de tout cela: me taire.

C'est à ce moment-là qu'il y a eu le «trou». Un matin, je suis tombée dans un trou, un trou qui s'était creusé là, juste devant l'évier, à cet endroit précis où j'ai passé une bonne partie de ma vie à laver notre quotidien; un trou qui avait dû se creuser pendant la nuit, un effondrement inexplicable qui se produisit sous moi. Je suis tombée, longtemps, longtemps, et j'avais peur, terriblement peur tout en ressentant dans un même moment une sorte de soulagement qui doit ressembler à ce que ressentent les oiseaux qui réussissent leur premier envol. J'ai crié, je crois, j'ai crié longtemps, tout aussi longtemps que dura la chute, un cri qui s'étira comme s'étira ce saut que je fis dans l'eau froide et immobile de l'absence. Je dus crier, j'entends encore ce cri qui me vrille les tympans. Il n'y avait plus rien au monde que ce cri et ma chute.

Je me suis réveillée dans un lit tout blanc, très frais et dur sous le corps. Je m'étais, paraîtrait-il, entaillé les deux poignets avec un verre que j'avais brisé contre l'évier. Mon mari m'avait sauvé la vie, empêchant mon sang de couler, hurlant, peut-être bien pour la première fois de sa vie, pour appeler à l'aide. Je ne crois pas avoir commis cet acte volontairement, je ne crois pas avoir pu faire cela, mais lorsqu'on me le raconta tout devint, pour moi, très clair: mon mari, en me sauvant la vie, me la rendait. J'avais une deuxième chance, elle n'appartenait qu'à moi, je ne voulus plus les revoir, ni lui et son absence ni mes enfants à l'accablante présence. On me traita de folle et on me traita comme telle.

Pendant quelques années, j'acceptai de me faire encore manipuler, c'était le prix à payer pour ma propre liberté. Je comprenais qu'ils ne puissent pas admettre l'idée qu'une mère ne

veuille plus revoir ses enfants, je savais faire mal, très mal même, mais je n'y pouvais rien : il s'agissait de me sauver du vertige. Peut-être que je prenais un certain plaisir à cette douleur que je leur renvoyais comme un juste retour des choses, qui sait !

Et puis les mois et les années ont passé, ils se sont habitués à l'idée de cette mère, de cette épouse finalement morte pour eux. D'une certaine façon mon suicide avait été une réussite : je n'existais plus telle que j'avais été et la femme que j'étais devenue ne pouvait offrir aucune réalité à leurs yeux, aucun point de repère. J'avais si totalement changé que, les croisant dans la rue, j'étais certaine qu'ils ne pourraient pas me reconnaître. Au bout d'un certain temps, les médecins conclurent qu'il me resterait toujours un petit grain, mais qu'apparemment je « fonctionnais » très bien, que je n'étais pas un danger pour la société, que je n'en étais plus un pour moi, puisque je semblais apprécier, plus que jamais, la vie dans tous ses petits détails. On me libéra.

Il y avait cette petite maison abandonnée, à la sortie du village, que j'avais remarquée au cours de nos promenades dominicales ; il y avait le jardinet et le petit bois de rien du tout en arrière. Je n'avais jamais pu entrer dans la maison, ni visiter le jardinet ni pénétrer dans le bois, mais je savais que tout me plairait, je savais qu'il y avait entre ces lieux et moi une affinité, une parenté que je ne pouvais pas me permettre de négliger : il me fallait vivre là. C'était, je crois bien, la plus belle rencontre de ma vie : j'en tombai follement amoureuse. Je réussis à la louer à la Mairie pour une bouchée de pain, l'état des lieux l'exigeait, et je pris, animée par un espoir sans précédent, un bail de quatre-vingt-dix ans. Je me mis à cultiver le jardin, j'y arrivai si bien que je pus aller vendre quelques légumes au marché. J'appris à vivre chichement, avec trois fois rien, ce qui était tout de même trois fois plus que rien du tout, sans pouvoir toutefois me passer du café matinal ni du téléphone.

Parfois, quand il fait beau, j'ouvre la porte. Je me tiens là, sur le seuil, sur le seuil de ma maison, et je bois mon café, du soleil plein les yeux. Parfois, quand il fait mauvais, je téléphone aux abonnés absents, à l'horloge parlante, aux bureaux fermés et

l'univers, mon univers, se peuple de voix inconnues, légères à mon cœur, de voix anodines, anonymes, tantôt froides, tantôt douces, qui charment le silence, la voix de ces sirènes qui jamais ne m'auront.

Voilà, voilà toute mon histoire qui tient dans le creux de ma main, voilà toute ma vie résumée, pressée, voilà il n'y a pas grand-chose et la terre, à m'avoir portée, n'en gardera, je vous le dis, aucune ride.

Je le sens bien qu'à force de travailler dans ce jardin, les deux pieds dans la bonne terre meuble, je finirai par me résorber, par devenir, ou redevenir, ça dépend du point de vue, poussière. Mais ne vous inquiétez pas : cette idée n'a rien d'affreux. Lorsque je m' imagine devenue, redevenue humus et que j'essaie de voir ce qui sur moi poussera, ce qui de moi se nourrira, ça me fait un bien stupéfiant. J' imagine un arbre, non, un arbrisseau, oui, soyons modeste, un arbrisseau très fin, très élégant, couvert de feuilles minuscules et fleurissant parfois, comme par enchantement, hors de toute saison, rien que pour me faire plaisir. J' imagine dans l'enchevêtrement des branches, dans le doux secret du feuillage, un nid, un nid de colibri, oui, parce que j'aime les colibris, éperdument, ces petits éclairs de mouvement et de lumière verte. Mon cœur de terre battra au rythme diabolique de leurs ailes. J' aurai dans ma bouche la racine maîtresse de l'arbrisseau que je téterai et ça goûtera bon, ça sera bon, heureux et tendre...

J' imagine mon corps, ma vie, se dissoudre et moi, pourtant, restant là, toujours moi, courant dans la sève de l'arbre. Alors, je serai devenue terre, partie de cette terre, de cette planète qui tourne désespérément sur elle-même, dans l'espace infini, je serai parcelle infime de cet espace, de l'univers entier, tout comme maintenant me direz-vous. Oui, tout comme maintenant, mais sans plus aucune arrière-pensée, sans mensonge ni faux-semblant, je serai sans plus rien avoir, pas même la pensée, sans plus rien vouloir. Il me semble qu'enfin je serai intégrée au mouvement même de l'univers, il me semble qu'enfin il m'arrivera quelque chose qui me concernera directement et je serai soumise à cet élan,

à cette impulsion qui anime toute matière, toute lumière, toute noirceur, sans plus jamais avoir à m'inquiéter du temps qui passe ou de la solitude. Et ce que je suis aujourd'hui, ce que j'étais avant, n'aura plus aucune espèce d'importance, plus aucune. La mémoire des moments, des bons et des mauvais, se sera effacée. Alors la vie sera belle, très belle, c'est moi qui vous le dis!

XYZ



Théorie et littérature

L'invention de la critique!



sous la direction de Simon Harel

L'étranger dans tous ses états.

Enjeux culturels et littéraires

192 pages, 19,95 \$

Brigitte Purkhardt

La chasse-galerie, de la légende au mythe.

*La symbolique du vol magique dans les
récits québécois de chasse-galerie*

208 pages, 19,95 \$



Anne Élane Cliche

Le désir du roman

(Hubert Aquin, Réjean Ducharme)

216 pages, 19,95 \$